REGNARD

Les Folies Amoureuses

1777

LES FOLIES
AMOUREUSES,
COMÉDIE.
EN TROIS ACTES, EN VERS.

Par Mr. REGNARD.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



NAPLES:

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

ALBERT, *Jaloux & Tuteur d'Agathe.*

ÉRASTE, *Amant d'Agathe.*

AGATHE, *Amante d'Eraste.*

LISETTE, *Servante de M. Albert.*

CRISPIN, *Valet d'Eraste.*

La Scène est dans une avenûe, devant le Château d'Albert.



LES

FOLIES AMOUREUSES,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

LOrſqu'en un plein repos chacun encor ſommeille ;
Quel Démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait haſarder de ſortir ſi matin ?

AGATHE.

Paix ; tais-toi ; parle bas; tu ſauras mon deſtin :
Eraſte eſt de retour.

LISETTE.

Eraſte ?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où ſavez-vous cela, Madame, je vous prie ?

AGATHE.

J'ai cru le voir hier paroître dans ces lieux,
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.
Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du ſeigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'eſt un guide excellent que l'amour.
AGATHE.
J'étois à ma fenêtre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un eſt ſorti : voyant la porte ouverte,
J'ai ſaiſi promptement l'occaſion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'eſpoir
Qui pourroit attirer Eraſte pour me voir.
LISETTE.
Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le ſoir ; & vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter ſon amour :
C'eſt perdre peu de temps. Mais ſi, par aventure,
Albert votre tuteur, jaloux de ſa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous ?
AGATHE.
Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux.
J'ai trop long-temps langui ſous ſon cruel empire ;
Je leve enfin le maſque, & quoi qu'il puiſſe dire,
Je veux, ſans nul égard, lui montrer déſormais,
Comme je prétends vivre, & combien je le hais.
LISETTE.
Que le Ciel vous maintienne en ce deſſein louable !
Pour moi, j'aimerois mieux cent fois ſervir le diable.
Oui, le diable. Du moins, quand il tiendroit ſabbat,
J'aurois quelque repos : mais dans mon triſte état,
Soir, matin, jour ou nuit, je n'ai ni paix ni treve,
Si cela dure encore, il faudra que je creve.
Tant que le jour eſt long, il gronde entre ſes dents :
„ Fais ceci, fais cela, va, viens, monte, deſcends,
„ Fais bien la guerre à l'œil, ferme porte & fenêtre,
„ Avertis, ſi de loin tu vois quelqu'un paroître.
Il s'arrête, il s'agite, il court, ſans ſavoir où,
Toute la nuit il rode ainſi qu'un loup garou ;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle :
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait ſentinelle ;
Il n'a ri de ſa vie ; il eſt jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux ;

J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que ſervir plus long-temps un maître de la ſorte.

AGATHE.

Liſette, tous nos maux vont finir déſormais.
Qu'Eraſte eſt différent du portrait que tu fais !
Dès mes plus tendres ans, chez ſa mere nourrie,
Nos cœurs ſe ſont trouvés liés de ſympathie ;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmants,
De nous unir encor par ſes engagements,
Plutôt que de ſouffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque temps & me gêne & m'accable,
Je ſerois fille à prendre un parti violent ;
Et ſous un habit d'homme, en Chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert, & de ſes loix ſi dures,
J'irois par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

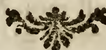
Oh ! ſans aller ſi loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous ſuis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne ſais pas encor quel eſt mon caractere,
Quand on m'impoſe un joug à mon humeur contraire.
J'ai vêcu dans le monde au milieu des plaiſirs,
La contrainte où je ſuis irrite mes deſirs.
Préſentement qu'Eraſte à m'épouſer s'apprête,
Mille vivacités me paſſent par la tête.
J'ai du cœur, de l'eſprit, du ſens, de la raiſon,
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du Château la porte eſt-elle ouverte ?

LISETTE.

Bon ! votre vieux Cerbere eſt à la découverte,
Faut-il le demander ? Il rode dans les champs,
Il fait toute la nuit ſentinelle en dedans ;
Et ſur le point du jour il va battre l'eſtrade,
S'il pouvoit par bonheur cheoir en quelqu'embuſcade,
Et que des égrillards avec de bons bâtons ...
Mais paix, j'entens du bruit, qu'elqu'un vient, écoutons.



SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT.

J'Ai fait dans mon château toute la nuit la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'aſſurer des dehors.
Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur ſecrete
En dépit de mes ſoins, cependant m'inquiete;
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me ſemble, examinoit ces lieux.
Depuis plus de ſix mois ma lâche complaiſance
Met à chaque moment en défaut ma prudence;
Et pour laiſſer Agathe, à l'aiſe reſpirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'eſt point par douceur qu'on rend ſages les filles;
Je veux du haut en bas faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puiſſent ſervir d'obſtacle à tout effort humain.
Mais j'entends quelque bruit, & dans le crépuſcule,
J'entrevois quelque objet qui marche & qui recule,
Approchons. Qui va-là? Perſonne ne répond.
Ce ſilence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE

Je tremble.

ALBERT

C'eſt Liſette. Agathe eſt avec elle.

AGATHE

Eſt-ce donc vous, Monſieur, qui faites ſentinelle?

ALBERT.

Oui, oui. C'eſt moi: c'eſt moi. Mais, à l'heure qu'il eſt,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît?

AGATHE

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,

Lisette & moi, Monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & respirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Respirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvoit faire à votre fenêtre.
Ici pour me trahir vous êtes de complot.

LISETTE

Que ce seroit bien fait !

ALBERT.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigue, & qui sont retenues,
Sont, à l'heure qu'il est, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, & ne vont point si-tôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE.

Et comment, s'il vous plaît, voulez vous qu'on repose ?
Chez vous, toute la nuit, on n'entend autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
Lorsque, par grand hasard, quelquefois je sommeille,
Un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille;
Je veux me rendormir, mais point. Un Juif errant
Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand;
Un Lutin que l'Enfer a vomi sur la terre,
Pour faire aux gens dormants une éternelle guerre,
Commence son vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce Lutin & ce Juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous. Je croyois que ces brusques manieres
Venoient de quelque esprit qui vouloit des prieres;

Et pour mieux m'éclaircir dans ce fâcheux état,
Si c'étoit ame, ou corps qui faisoit ce sabbat,
Je mis un certain soir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée.
Cela fit tout l'effet que j'avois espéré.
Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré,
En personne d'esprit, sans bruit & sans chandelle,
J'allai dans certain coin me mettre en sentinelle.
Je n'y fus pas long-temps qu'aussi-tôt, patatras,
Avec un fort grand bruit, voilà l'esprit à bas.
Ses deux jambes à faux, dans la corde arrêtées,
Lui font avec le nez mesurer les montées.
Soudain j'entends crier à l'aide, je suis mort.
A ces cris redoublés, & dont je riois fort,
J'accours, & je vous vois étendu sur la place,
Avec une apostrophe au milieu de la face;
Et votre nez cassé me fit voir par écrit,
Que vous étiez un corps & non pas un esprit.

ALBERT.

Ah, malheureuse engeance, apanage du diable,
C'est toi qui m'as joué ce tour abominable.
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit?

LISETTE.

Non, c'étoit seulement pour attraper l'Esprit.
Je ne sais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du visage.....

AGATHE.

Eh, Monsieur, doucement!

ALBERT.

Vous pourriez bien ici,
Vous, la Belle, attraper quelque gourmade aussi.
Taisez-vous, s'il vous plaît. Pour punir son audace,
Il faut que de chez moi sur le champ je la chasse.
Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE *pleurant.*

Juste Ciel! quel arrêt!
Monsieur!

ALBERT.

Non, dénichons au plutôt, s'il vous plaît.

LISETTE *riant.*

Ah, par ma foi, Monsieur, vous nous la donnez bonne,
De

De croire qu'en quittant votre trifte perfonne,
Le moindre déplaifir puiffe faifir mon cœur!
Un Ecolier qui fort d'avec fon Précepteur;
Une fille long-tems au célibat liée,
Qui quitte fes Parents pour être mariée;
Un Efclave qui fort des mains des Mécréans;
Un vieux forçat qui rompt fa chaîne après trente ans;
Un héritier qui voit un Oncle rendre l'ame;
Un époux quand il fuit le convoi de fa femme,
N'ont pas le demi-quart tant de plaifir que j'ai,
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

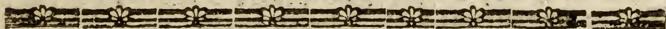
De fortir de chez moi tu peux être ravie?

LISETTE.

C'eft le plus grand plaifir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui? Puifqu'il eft ainfi, je change de defir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaifir.
Tu refteras ici pour faire pénitence.
Et vous, fans raifonner, rentrez en diligence.
(*Agathe rentre en faifant la révérence, & Lifette en fait autant, & Albert continue.*)
Demeure, toi, je veux te parler fans témoins.
(*A part.*) Il faut l'amadouer, j'ai befoin de fes foins.



SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT.

ALLONS, faifons la paix, vivons d'intelligence,
Je t'aime dans le fond, & plus que l'on ne penfe.

LISETTE.

Et je vous aime auffi plus que vous ne penfez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me caffer le nez!
Mais je pardonne tout & te donne promeffes,
Que tu reffentiras l'effet de mes largeffes,

Si tu veux me ſervir dans une occaſion.

LISETTE.

Voyons. De quel ſervice eſt-il donc queſtion?

ALBERT.

Tu ſais depuis long-tems, que ſur le fait d'Agathe,
J'ai, comme on doit avoir, l'ame un peu délicate.
La Donzelle bien-tôt prendroit le mors aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Près la Dame du Bourg juſqu'à quinze ans nourrie,
Toujours dans le grand monde elle a paſſé ſa vie.
Cette Dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre ſoin, & me la confia.
L'amour depuis ce tems s'eſt gliſſé dans mon ame,
Et j'ai quelque deſſein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme? Fi donc!

ALBERT.

Qu'entens-tu par ce ton?

LISETTE.

Fi, vous dis-je!

ALBERT.

Comment?

LISETTE.

Hé fi, fi, vous dit-on!
Vous avez trop d'eſprit pour faire une ſottiſe;
Et j'en appellerois à votre barbe griſe.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfants de mon hymen paſſé,
Et je veux achever ce que j'ai commencé;
Faire des héritiers, dont l'heureuſe naiſſance
De mes collateraux détruiſe l'eſpérance.

LISETTE.

Ma foi, faites, Monſieur, tout ce qu'il vous plaira.
Jamais poſtérité de vous ne ſortira.
C'eſt moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc?

LISETTE.

Que ſais-je?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilege?

Dis donc, parle, répons.

LISETTE.

Mon Dieu, Je ne dis rien.
Sans dire la raiſon, vous la devinez bien.
Je m'entends, il ſuffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine :
Ce ſera mon affaire, & point du-tout la tienne.

LISETTE.

Ah! vous avez raiſon.

ALBERT.

Tu ſais bien qu'ici bas,
Sans trouver quelque embûche, on ne peut faire un pas;
Des pieges qu'on me tend mon ame eſt alarmée.
Je tiens une brebis avec ſoin enfermée:
Mais des loups raviſſants rodent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conſerver ;
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la Bergerie ;
Faire avec ſoin griller mon Château tout autour,
Et ne laiſſer par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai beſoin de tes ſoins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon deſir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui, moi?

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paroiſſe être l'effet de ma précaution.
Agathe avec raiſon pourroit être alarmée,
De ſe voir par mes ſoins de la ſorte enfermée;
Cela pourroit cauſer du refroidiſſement.
Mais, en fille d'eſprit, il faut adroitement
Lui dorer la pillule, & lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſe défendre ;
Et que la nuit paſſé, un nombre de bandits
N'a laiſſé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, Monſieur, avec ce ſtratageme,
Et bien d'autres encor dont vous uſez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux?

ALBERT.

Ce n'eſt pas ton affaire, il ſuffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous êtes fou de vouloir à votre âge,
Pour la seconde fois, tâter du mariage ;
Plus fou d'être amoureux d'un objet de quinze ans ;
Encor plus fou d'oser la griller là dedans.
Ainsi, dans ce dessein, funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux petites Maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

LISETTE.

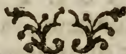
Pour moi, grace aux effets de la bonté céleste,
J'ai jusqu'à présent eu de la vertu de reste :
Mais, si j'avois Amant ou Mari de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, sur la tête & par-tout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre espérance est vaine,
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins,
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais-tu qu'après avoir employé la priere,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire ?

LISETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds sous terre ;
Qu'il n'est rien plus hideux ; que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres Messieurs habitants de l'Enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmants, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels & moins insupportables,
Que certain jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez, j'ai dit, je me retire, adieu.



SCENE IV.

ALBERT.

POUR me trahir ici tout le monde s'emploie.
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Lisette ne vaut rien ; mais de crainte de pis,
Malgré sa brusque humeur, je la garde au logis.
Je ne laisserai pas, quoi qu'on dise & qu'on glose,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN *à part.*

MON Maître qui m'attend au Cabaret prochain,
M'envoie ici devant pour sonder le terrain.
Voilà, je crois, notre homme ; il faut feindre de sorte...

ALBERT.

Que faites-vous ici seul, & devant ma porte ?

CRISPIN.

Bon jour, Monsieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel sujet vous attire,
Et quel homme êtes-vous ?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeller un homme universel.

J'ai couru l'Univers, le monde eſt ma patrie.
Faute de revenu, je vis de l'induſtrie,
Comme bien d'autres font; ſelon l'occaſion,
Quelquefois honnête homme, & quelquefois frippon.
J'ai ſervi Volontaire un an dans la Marine;
Et me ſentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois Flibuſtier,
Un mien parent me fit apprentiſ Maltotier.
J'ai porté le mouſquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois Miquelet dans les guerres d'Eſpagne.

ALBERT.

Voilà bien des métiers! Du bas juſques en haut,
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraud.
Que faites-vous ici? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non, il faut parler.

CRISPIN *à part.*

Je ne ſais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces frippons,
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maiſons.

CRISPIN.

Vous me connoiſſez mal, j'ai d'autres ſoins en tête;
Tandis que le hazard dans ce ſéjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des ſecrets merveilleux,
Je m'amuſe à chercher des ſimples dans ces lieux.

ALBERT.

Des ſimples?

CRISPIN.

Oui, Monſieur; tout le temps de ma vie
J'ai fait profeſſion d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez, il n'eſt guere de maux
Où je ne ſache mettre un remede à propos:
Pierre, gravelle, toux, vertiges, maux de mere;
On m'a même accuſé d'avoir un caractere.
Il ne s'en eſt fallu qu'un degré de chaleur,
Pour être, de mon temps, le plus heureux ſouffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'eſt pas de compétence......

CRISPIN.

Vous ſavez que l'habit ne fait pas la ſcience ;
Et je ne ſerois pas réduit d'être valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous ? .....

CRISPIN.

Voyez la médiſance !
Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moi troiſieme, & le jour étant ſur ſon déclin,
En un certain bourbier j'apperçus certain coche.
En homme ſecourable auſſi-tôt je m'approche ;
Et pour le ſoulager du poids qui l'arrêtoit,
J'ôtai des magaſins les paquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre reſponſable,
Le Prévôt s'en mêloit. C'eſt pourquoi mes amis
Me conſeillerent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'eſt agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vu ſoutenir tout le feu,
Et batailler, un jour, ſeul contre un parti bleu.
J'ai dans le Milanois payé de ma perſonne.
Savez-vous bien, Monſieur, que j'étois dans Cremone ?

ALBERT.

Je vous crois. Mais après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi ?

CRISPIN.

Ce que je veux ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raiſonne,
Se promener ici ſans offenſer perſonne.

ALBERT.

Oui. Mais il ne faut pas trop long-temps y reſter.
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur ! Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaît, Monſieur, à qui peut être
Le château que voilà ?

ALBERT.

Mais.... il eſt à ſon maître.

CRISPIN.

C'eſt parler comme il faut. Vous répondez ſi bien,
Que l'on ne peut ſi-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce ſoir au gîte.
Y ſerons-nous bientôt ?

ALBERT.

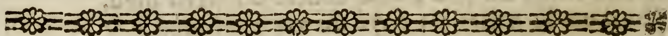
Si vous allez bien vîte.

CRISPIN.

Cet homme n'aime pas les converſations.
Pour finir en un mot toutes mes queſtions,
Je pars, & dites-moi quelle heure il pourroit être.

ALBERT.

La demande eſt plaiſante ! A ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez ici mis comme les cadrans,
Pour du haut d'un clocher montrer l'heure aux paſſants.
Allez l'apprendre ailleurs, partez ; je vous conſeille
De ne pas plus long-temps étourdir mon oreille.
Votre aſpect me fatigue autant que vos diſcours.
Adieu, bon jour.



SCENE VI.

CRISPIN *ſeul*.

CEt homme a bien l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire.
Le vieillard me paroît un peu ſujet à l'ire ;
Pour en venir à bout, il faudra batailler.
Tant mieux, c'eſt où je brille, & j'aime à ferrailler.
Mais j'apperçois mon maître.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

HE bien, quelle nouvelle?
Cher Crispin, dans ces lieux as-tu vu cette belle?
As-tu vu ce tuteur, & vois-tu, quelque jour,
Quelque rayon d'espoir, qui flatte mon amour.

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du même train:
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah! que ce mont Cénis est un pas ridicule!
Vous souvient-il, Monsieur, quand ma maudite mule
Me jeta par malice en ce trou si profond?
Je fus près d'un quart-d'heure à rouler jusqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point, parle d'autre maniere.

CRISPIN

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,
Je vous dirai, Monsieur, que j'ai vu le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux;
Il faudra du canon pour remporter la Place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il dise & qu'il fasse;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux,
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'amour de ce brutal vaincra la résistance.

CRISPIN.

J'aurois pour le succès assez bonne espérance,
Si de quelque argent frais nous avions le secours.
C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine. Agathe en mariage
A trente mille écus de bon bien en partage.
Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux;

Qu'une autre avec tout l'or qui séduiroit tes yeux.
Dès ses plus tendres ans, chez ma mere élevée,
Son image en mon cœur est tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs, qui sembloient l'un pour l'autre être faits,
Goûtoient de cet amour l'heureuse intelligence,
Quand ma mere mourut. Dans cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux, que l'enfer confondra,
Par avis de parents, d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point, & lui, comme je pense,
De moi, ni de mon nom, n'a nulle connoissance.
On m'a dit qu'il étoit d'un très-fâcheux esprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut savoir d'abord, si, dans la forteresse,
Nous nous introduirons par force, ou par adresse;
S'il est plus à propos pour nos desseins conçus,
De faire un siege ouvert, ou former un blocus.

ERASTE.

Tu te sers à propos des termes militaires.
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires;
La tête doit toujours agir avant le bras.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats:
J'ai même déserté deux fois dans la milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siege réussisse,
Il faut premiérement s'emparer des dehors,
Connoître les endroits, les foibles, & les forts.
Quand on est bien instruit de tout se qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place;
On renverse un rempart, on fait breche aussi-tôt;
On avance en bon ordre, & l'on donne l'assaut;
On égorge, on massacre, on tue, on vole, on pille:
C'est de même à peu près quand on prend une fille.
N'est-il pas vrai, Monsieur?

ERASTE.

A quelque chose près.
La suivante Lisette est dans nos interêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le succès on conçoit d'espérance.
Il la faut avertir que, sans bruit, sans tambours,
Il est toute la nuit arrivé du secours,
Lui faire des signaux pour lui faire comprendre.....

ERASTE.

Allons voir là dessus quels moyens il faut prendre;
Et, pour ne point donner de soupçons dangereux,
Evitons de rester plus long-temps en ces lieux.

CRISPIN.

Moi, comme Ingénieur & Chef d'Artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en breche Albert, & l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou soutenir l'assaut.

Fin du premier Acte.

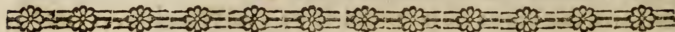
ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT *seul.*

UN secret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore son pays, & comment il se nomme.)
C'est la chose à laquel on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder.
Cependant, n'en déplaise à ce Docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait, par le jardin entrer le Serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe & sa Suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante:
Il faut les appeller, afin qu'à son loisir,
L'Ouvrier libre & seul puisse agir à loisir.

Quand j'aurai, ſur ce point, ſatisfait ma prudence,
Il faudra les réſoudre à prendre patience.
Hola, quelqu'un? Venez ſous ces arbres épais,
Pendant quelques moments prendre avec moi le frais.



SCENE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

LISETTE.

VOilà du fruit nouveau. Quel Démon favorable
Vous rend l'acceuil ſi doux, & l'humeur ſi traitable?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de ſix mois,
Nous ſortons aujourd'ui pour la premiere fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu. Quelquefois dans la vie,
Le plus charmant ſéjour à la fin nous ennuie.

AGATHE.

Sous quelque autre climat que je ſois avec vous,
L'air n'y ſera pour moi ni meilleur ni plus doux.
Je ne ſais pas pourquoi; mais enfin je ſoupire
Quand je ſuis près de vous, plus que je ne reſpire.

ALBERT.

Mon cœur à ce diſcours ſe pâme de plaiſirs.
Il te faut un époux pour calmer tes ſoupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire aſſez diſſimulées,
Font au ſeul nom d'époux d'abord les réſervées;
Maſquent leurs vraies deſirs, & répondent ſouvent
N'aimer d'autre parti que celui du Couvent.
Pour moi, que le pouvoir de la vérité preſſe,
Qui ne trouve en cela ni crime ni foibleſſe,
J'ai le cœur plus ſincere, & je vous dis ſans fard,
Que j'aſpire à l'hymen, & plus tôt que plus tard.

LISETTE.

C'eſt bien dit. Que ſert-il, au Printemps de ſon âge,
De vouloir ſe ſouſtraire au joug du mariage,

Et de ſe retrancher du nombre des vivants ?
Il étoit des maris bien avant des Couvents ;
Et je tiens, moi, qu'il faut ſuivre, en toute méthode,
Et la plus ancienne, & la plus à la mode.
Le parti d'un époux eſt le plus ancien,
Et le plus uſité ; c'eſt pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En perſonnes d'eſprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes ſentiments auſſi ſont conformes au vôtre,
Je veux me marier. Riche comme je ſuis,
On me vient tous les jours propoſer des partis,
Qui paroiſſent pour moi d'un très-grand avantage :
Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'engage ;
Que mon cœur prévenu de ta rare beauté,
Pour toi ſeul ſoupire ; & que de ton côté
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc ?

ALBERT.

Oui, mignone,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'éguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plaît, dit ? ....

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur,
Pour moi tu nourriſſois une ſincere ardeur.

AGATHE.

Votre diſcrétion vraiment ne paroît guere.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, & ſe taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu ſi haut.

ALBERT.

Et pourqoi, mon enfant ?

C'eſt que rien n'eſt ſi faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'imprudence.

ALBERT

Vous ne m'aimez donc pas ?

AGATHE.

Non : mais en recompenſe
Je vous hais à la mort.

ALBERT

Eh pourquoi?

AGATHE.

Qui le ſait?
On aime ſans raiſon, & ſans raiſon on hait.

LISETTE.

Si l'aveu n'eſt pas tendre, elle eſt du moins fiere.

ALBERT.

Après ce que j'ai fait, Baſilic, pour te plaire!

LISETTE.

Ne nous emportons point; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits ſont effacés; elle eſt aimable, & fraîche;
Elle a l'eſprit bien fait, & vous l'humeur revêche;
Elle n'a pas ſeize ans, & vous êtes fort vieux;
Elle ſe porte bien, vous êtes cathéreux;
Elle a toutes ſes dents, qui la rendent plus belle;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la premiere toux:
A quelle malheureuſe ici-bas plairiez-vous?

ALBERT.

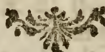
Si j'ai pris pour lui plaire une inutile peine,
Je veux, par la ſang-bleu, mériter cette haine,
Et mettre en ſûreté ſes dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous Damoiſaux, où de ſon arrogance
Elle aura tout loiſir de faire pénitence.
Allons, vîte, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller?

ALBERT.

Vous le ſaurez tantôt, marchons ſans tant parler.
Quel fâcheux contre-temps dans cette conjecture!
Au Diable le fâcheux, & la ſotte figure.



SCENE III.

ERASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

Eraſte entre comme un homme qui ſe promene. Il appergoit Albert, & le ſalue.

ALBERT.

SOuhaitez-vous, Monſieur, quelque choſe de moi?

LISETTE *bas.*

C'eſt Eraſte.

AGATHE *bas.*

Paix donc, je le vois mieux que toi.

(*Eraſte continue à ſaluer.*)

ALBERT.

A quoi ſervent, Monſieur, ces façons que vous faites?
Parlez donc, je ſuis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes reſpects, je remplis mon devoir.
Aſſez près de chez vous ma Chaiſe s'eſt rompue.
L'orſqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
Attiré par l'aſpect & le frais de ces lieux,
Je viens y reſpirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monſieur: l'air qu'ici l'on reſpire;
Eſt tout-à-fait mal ſain. Je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-temps,
Et qu'il eſt dangereux & mortel aux paſſants.

AGATHE.

Hélas! rien n'eſt plus vrai. Depuis que j'y reſpire,
Je languis, nuit & jour, dans un cruel martyre.

CRISPIN

Que l'on me donne à moi toujours du même vin,
Que celui que notre hôte a percé ce matin;

Et je défie ici, toux, fievre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de bauté,
Et cet air si fleuri, vous manquiez de santé.

ALBERT.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE

Cet objet que le Ciel a pris soin de parer,
Cette vue où mon œil se plaît à s'égarer,
Enchante mes regards; & jamais la nature
N'étala ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi:
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée.
Votre chaise à présent doit être accommodée.
Votre présence ici ne fait aucun besoin:
Partez, vous devriez être déjà bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie.
Je vais vous écouter avec attention.

(à Agathe & à Lisette.)

Rentrez, rentrez.

LISETTE

Monsieur...

ALBERT.

Eh, rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retirerai plutôt que d'être cause
Que Madame pour moi souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, Monsieur, demeurez; & jusques à demain
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal-sûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie!

LISETTE.

Allons vîte, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai :
Mais devant ces Messieurs, tout haut je vous dirai
Que le Ciel enverra quelque honnête personne
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de six mois, dans ce Cloître nouveau,
Nous n'avons apperçus que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite.
Tout dans cette maison est sujet à visite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici s'il n'est du genre féminin.
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT *lui mettant la main sur la bouche, & la faisant rentrer.*

Ah! je t'arracherai ta langue de vipere.

SCENE IV.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT *bas.*

Je ne veux point si-tôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le tems que les barreaux soient mis.
Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
Ça, de quoi s'agit-il ? parlez, vous voilà maître.
Mais sur-tout soyez bref.

ERASTE.

Je suis fâché vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT

Qu'est-ce à dire, ma fille ?

ERASTE.

Est-ce donc votre femme?

ALBERT.

Cela sera bientôt.

ERASTE.

J'en suis ravi dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein,

Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui ſont toutes ſi coquettes...

ALBERT.

J'empêcherai parbleu, que celle que je prends,
Ne ſuive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah! que vous ferez bien! je ſuis ſi ſou des femmes,
Et je ſuis ſi ravi quand quelques bonnes ames
Se ſervent de main-miſe un peu de tems en tems...

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, & parle de bon ſens.

ERASTE.

Pour moi, je ne vois rien de ſi digne de blâme,
Qu'un homme qui s'endort ſur la foi d'une femme;
Qui, ſans être jamais de ſoupçons combattu,
Compte tranquillement ſur la frêle vertu;
Croit qu'on fit pour lui ſeul une femme fidele.
Il faut faire ſoi-même en tout tems ſentinelle,
Suivre par-tout ſes pas, l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut;
Et malgré tous les ſoins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il ſoit en eſt toujours la dupe.

ALBERT.

Nous ſommes un peu Grecs ſur ces matieres-là;
Qui pourra m'attraper bien habile ſera.
Chaque jour là-dedans j'invente quelque adreſſe,
Pour mieux déconcerter leur ruſe & leur fineſſe.
Ma foi, vous aurez beau, Meſſieurs leurs Partiſans,
Débonnaires Maris, doucereux Courtiſans,
Abbés blonds & muſqués, qui cherchez par la Ville
Des femmes dont l'époux ſoit d'un accès facile;
Publier que je ſuis un brutal, un jaloux;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ERASTE.

Quand vous ſeriez jaloux, devez-vous vous défendre,
Pour avoir plus qu'un autre un cœur ſenſible & tendre?
Sans être un peu jaloux on ne peut être Amant.
Bien des gens cependant raiſonnent autrement.
Un jaloux, diſent-ils, qui ſans ceſſe querelle,
Eſt plutôt le Tyran, que l'Amant d'une Belle.

Sans relâche agité de fureur & d'ennui,
Il ne met ſon plaiſir que dans le mal d'autrui.
Inſupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met ſon plaiſir extrême,
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monſtre échappé de l'Enfer en courroux.
C'eſt dans le monde ainſi qu'on parle d'ordinaire :
Mais pour moi, je ſoutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, & qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux tranſports peut ſe voir animer,
Cédez...à ce penchant; & qu'il faut dans la vie
Aſſaiſonner l'amour d'un peu de jalouſie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monſieur, par votre eſprit.
Je voudrois pour beaucoup que cela fût écrit.
Pouur le montrer aux ſots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monſieur. Là, pour vous ſatisfaire,
Je vous l'écrirai tout, ſans qu'il vous en coute rien.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Je vous ſuis obligé, je m'en ſouviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois autre choſe à me dire.
Voilà votre chemin, adieu je me retire,
Que le Ciel vous maintienne en ces bons ſentiments,
Et ne demeurez pas en ce lieu plus longtemps.

SCENE V.

LISETTE, ERASTE, ALBERT. CRISPIN.

LISETTE.

AU ſecours! au voiſin! quel accident terrible!
Quelle triſte avanture! Ah, Ciel! eſt-il poſſible?
Pauvre Seigneur Albert! que vas-tu devenir?
Le coup eſt trop mortel, je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'eſt-il donc arrivé?

LISETTE.

La plus rude disgrace....

ALBERT.

Mais encore faut-il bien savoir ce qui se passe.

LISETTE.

Agathe...

ERASTE.

Hé bien Agathe?...

LISETTE.

Agathe en ce moment
Vient de devenir folle, & tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle?

ERASTE.

Ah! Ciel!

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

LISETTE

Ah, Monsieur, ce malheur n'est que trop véritable.
Quand par votre ordre exprès elle a vu travailler
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller;
Qu'elle a vu ces barreaux, & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit sa fenêtre,
J'ai dans le même instant vu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
Elle tient des discours remplis d'extravagance.
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse,
Elle prend un habit, puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
Tout à l'heure elle a mis dans votre garderobe
Votre large calote, & votre grande robe:
Puis prenant sa guitarre, elle a de sa façon
chanté différents airs en différent jargon.
Enfin c'est cent fois pis que je ne puis vous dire,
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ERASTE.

Qu'entends-je, juste Ciel!

ALBERT.

Quel funeste malheur!

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur,

Et voilà ce que c'eſt que d'enfermer les filles.

ALBERT

Maudite prévoyance, & malheureuſes grilles!

LISETTE.

J'ai voulu dans ſa Chambre un moment l'enfermer,
C'étoit des hurlements qu'on ne peut exprimer.
De rage elle battoit les murs avec ſa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir. Hélas ! à tout moment
Elle change de forme & de déguiſement.

SCENE VI.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE *en habit de Scaramouche, avec une guitarre, faiſant le Muſicien.*

Toute la nuit entiere,
un vieux vilain matou
Me guette ſur la goutiere.
Ah qu'il eſt fou !
Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

ERASTE.

Malgré ſon mal, Criſpin, l'aimable & doux viſage.

CRISPIN.

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus ſage,

AGATHE *chantant.*

Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?
Vous êtes du métier? Muſiciens, s'entend?
Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant,
Je ſuis, ainſi que vous, membre de la Muſique,
Enfant de Ge re ſol; & de plus, je m'en pique.
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain Duo que je trouve excellent,
Parce qu'il eſt de moi, je veux ſans complaiſance,

Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah, ma chere Lisette! Elle a perdu l'esprit.

LISETTE.

Qui le sait mieux que moi, ne vous l'ai-je pas dit.

(*Agathe chante un petit prélude.*)

CRISPIN.

Ce qui m'en plaît, Monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, & la mine hagarde.

AGATHE *présente une main à Albert, qu'elle secoue rudement, & laisse baiser l'autre à Eraste.*

J'aime les gens de l'Art. Touchez-là, touchez-là.
L'air que vous entendrez est fait en A mi la.
C'est mon ton favori: la musique en est vive,
Bisarre, pétulante, & fort récréative;
Les mouvements légers, nouveaux, vifs, & pressés.
L'on m'envoya chercher un de ces jours passés,
Pour détromper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès long-temps au lit paralitique.
Dès que j'eus mis en chant un certain Rigodon
Trois sages Médecins sont venus dans la maison,
La Garde, le Malade, un vieil Apoticaire
Qui venoit d'exercer son grave ministere,
Sans respect du Métier, se prenant par la main,
Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN.

Voir une Faculté faire en rond une danse,
Et sortir dans la rue ainsi tous en cadence,
Cela doit être beau, Monsieur!

ERASTE.

Quoi, malheureux?
Tu peut rire, & la voir en ce désordre affreux?

AGATHE.

Attendez, doucement; mon démon de musique
M'agite, me saisit; je tiens du Cromatique.
Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur.
Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur.
Je sens qu'en tous heureux ma verve se dégorge.

(*Elle tousse beaucoup, & crache au nez d'Albert.*)

Pouah. C'est un diœsis que j'avois dans la gorge.

Or donc, dans le Duo, dont il eſt queſtion,
Vous y verrez du vif, & de la paſſion.
Je réuſſis des mieux & dans l'un & dans l'autre,
Voilà votre partie; & vous, voilà la vôtre.

(*Elle donne un papier de Muſique à Albert, & une Lettre à Eraſte, & touſſe pour ſe préparer à chanter.*)

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu, je crains les diœſis.

LISETTE.

Nous entendrons bien-tôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur eſt extrême.
Je ſuis Seigneur Albert, qui te chéris & qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien, je chanterai;
Et ſi c'eſt ton deſir encor, je danſerai;

ERASTE *ouvrant ſon papier.*

Une Lettre, Criſpin!

CRISPIN.

Ah Ciel! quelle avanture!
Le Maître de muſique entend la tablature.

AGATHE.

Ça, comptez bien vos temps, pour partir cette fois.
C'eſt vous qui commencez, allons vîte. Un, deux, trois.

(*Elle donne un coup du papier dont elle bat la meſure ſur la tête d'Albert, & frappe du pied ſur le ſien avec colere.*)

Partez donc, partez donc, Muſicien barbare,
Ignorant par nature, ainſi que par bé care.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ſes joncs,
T'a donné de ton art les premieres leçons?
Sais-tu dans un conſert ou croacer ou braire?

ALBERT.

Je vous ai déjà dit, ſans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être Muſicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne ſachant rien,
Interrompre un concert où ta ſeule préſence
Cauſe des contretemps & de la diſcordance?

Vit-on jamais un âne eſſayer des bé mols,
Et ſe mêler aux chants des tendres Roſſignols,
Jamais un noir Corbeau de malheureux préſage
Troubla-t-il des Serains l'agréable ramage?
Et jamais dans les bois un ſiniſtre hibou,
Pour chanter en concert ſortit-il de ſon trou?
Tu n'eſt & ne ſeras qu'un ſot, toute ta vie.

CRISPIN.

Mon Maître, comme il faut chantera ſá partie
J'en ſuis ſa caution.

AGATHE.

Il faut que dès ce ſoir,
Dans une Sérenade il montre ſon ſavoir;
Qu'il faſſe une muſique & prompte, & vive, & tendre,
Qui m'enleve.

LISETTE, *à Criſpin.*

Entends-tu?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'eſt.... comme qui dirois une fugue.

AGATHE.

D'acord.

CRISPIN.

Une fugue, en Muſique, eſt un morceau bien fort,
Et qui coûte beaucoup. (*bas.*) Nous n'avons pas un double.

AGATHE.

Nous pourvoirons à tout, qu'aucun ſoin ne vous trouble.

ERASTE.

Vous verrez que je ſuis un homme de concert,
Et que je ſais de plus chanter à livre ouvert.

AGATHE *s'en va, chantant l'air Italien qui ſuit,*

Lucelleto
No non è matto;
Chi cercando di qua di la,
Va trovando la libertà,
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa ſol, fa ſol la,



Al



Al dispetto
D'un vechio bruto
E cercando di qua di la,
Lucelleto si salvera,
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa sol, fa sol la.

ALBERT.

Lisette, suivons-la, voyons s'il est possible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

LISETTE.

Ma pauvre Maîtresse! Ah! j'ai le cœur si saisi;
Je crois que je m'en vais devenir folle aussi.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE *ouvrant la Lettre.*

Il est entré. Lisons....

Vous serez surpris du parti que je prends; mais l'esclavage où je me trouve, devenant plus dur chaque jour, j'ai cru qu'il m'étoit permis de tout entreprendre. Vous, de votre côté, essayez tout pour me délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais autant que je vous aime.

ERASTE.

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, & de cette folie?

CRISPIN.

J'admire les ressorts de l'esprit féminin,
Quand il est agité de l'amoureux Lutin.

ERASTE.

Il faut que cette nuit, sans plus longue remise,
Nous fassions éclater quelque noble entreprise,
Et que nous l'arrachions, Crispin, d'un joug si dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever?

ERASTE.

Ce feroit le plus fûr,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'acord. Mais, vous rendant fervice,
Je crains après cela...

ERASTE.

Que crains-tu?

CRISPIN.

La juftice.

ERASTE.

C'eft pour nous époufer.

CRISPIN.

C'eft fort bien entendu.
Vous ferez époufés; moi, je ferai pendu.

ERASTE.

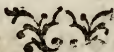
Il me vient un deffein... Tu connois bien Clitandre?

CRISPIN.

Oui-da.

ERASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre.
Son Château n'eft pas loin. C'eft chez lui que je veux
Me choifir un afyle en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le dépit & la rage,
Nous difpoferons tout pour notre mariage.
La joie & les plaifirs regnent dans ce féjour,
Et nous y conduirons & l'hymen & l'amour.



SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

AH! Monſieur, excuſez l'ennui qui me poſſede;
Je reviens ſur mes pas pour chercher du remede.
Cet homme eſt à vous ?

ERASTE.

Oui.

ALBERT.

De grace, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon ſecours s'employer aujourd'hui;

ERASTE.

Et que peut-il pour vous ? Parlez.

ALBERT.

De ſa ſcience
Il a daigné tantôt me faire confidence,
Il a mille ſecrets pour guérir bien des maux.
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet ſalutaire....
Mais vous m'avez tantôt traité d'une maniere...

ALBERT.

Ah Monſieur

CRISPIN.

Refuſer, lorſqu'on vous en prioit
De dire le chemin, & l'heure qu'il étoit!

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous ſans pitié voir éteindre les jours
D'un objet ſi charmant, ſans lui donner ſecours?
Monſieur, parlez pour moi.

ERASTE.

Crispin, je t'en conjure,
Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment.
Oui, je veux la guérir, & radicalement.

ALBERT.

Quoi vous pourriez?...

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon Livre
Le remede qu'il est plus à propos de suivre.
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne Puis exprimer mon obligation.
Mais aussi soyez sûr que mon bien & ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne soit guérie.

SCENE IX.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Que veut dire cela? Par quel heureux destin
Est-tu donc à ses yeux devenu Médecin.

CRISPIN.

Ma foi, je n'en sais rien. Ce que je puis vous dire,
C'est que tantôt sa vue ayant su m'interdire,
Pour cacher mon dessein, & me déguiser mieux,
J'ai dit que je cherchois des simples dans ces lieux;
Que j'avois pour tous maux des secrets admirables,
Et faisois tous les jours des cures incurables;
Et voilà justement ce qui fait son erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'espérance & la joie,
Allons-nous consulter, & voir par quelle voie
Nous pourrons réussir dans nos nobles projets,

Et ferons éclater ton art & tes secrets.

CRISPIN.

Moi, je suis prêt à tout: mais il est inutile
D'entreprendre un projet, sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent, qui nous en donnera?

ERASTE *montrant sa Lettre.*

L'amour y pourvoira.

CRISPIN.

L'amour y pourvoira?
Il semble à ces Messieurs, dans leur maniere étrange,
Que leurs Billets d'amour soient des Lettres de change.

Fin du second Acte.

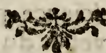


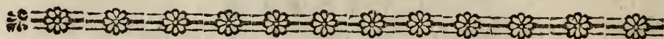
ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *seul.*

JE ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour une fois, s'emparant de son ame,
Lui peut communiquer son génie & sa flamme!
De mon côté j'ai pris, ainsi que je le dois,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous seroit nécessaire.





SCENE II.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

JE ne puis demeurer en place un ſeul moment ;
Je vais, je viens, je cours, tout accroît mon tourment.
Près d'elle mon eſprit, comme le ſien, ſe trouble ;
Son accès de folie à chaque inſtant redouble.
Ah Monſieur ! ſuis-je aſſez au rang de vos amis,
Pour m'aider du ſecours que vous m'avez promis ?
Cet homme qui tantôt m'a vanté ſa ſcience,
Veut-il de ſes ſecrets faire l'expérience ?
En l'état où je ſuis je dois tout accorder,
Et lorſque on perd tout, on peut tout haſarder.

ERASTE.

Je me fais un plaiſir de rendre un bon Office.
On ſe doit en tout temps l'un à l'autre ſervice.
La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié
Pour ne vous par donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit en ces lieux doit ſe rendre.
J'ai voulu ſur le mal le ſonder & l'entendre :
Mais il m'en a parlé dans des termes ſi nets,
En me développant la cauſe & les effets,
Qu'en vérité je crois qu'il en ſait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel ſervice, Monſieur, peut être égal au vôtre ?
Comme le Ciel envoie ici, ſans y ſonger,
Cet honnête perſonne exprès pour m'obliger !

ERASTE.

Je ne garantis point ſa ſcience profonde.
Vous ſavez que ces gens venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des tréſors.
C'eſt beaucoup, s'ils n'ont pas reſſuſcité des morts.
Mais s'y l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire,

Pour tout ce qu'il m'a dit, cet homme eſt votre affaire.
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le ſouhaitez vous en ferez l'eſſai.
D'un office d'ami ſimplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, de ſon mérite.
Nous voyons tous les jours de ces ſortes de gens
Apprendre, en voyageant, des ſecrets ſurprenants.

SCENE III.

LISETTE, AGATHE *en Vieille*, ERASTE, ALBERT.

LISETTE.

AH Ciel, vous allez voir bien un autre folie:
Si cela dure encor, il faudra qu'on la lie.

AGATHE.

Bon jour, mes doux amis, Dieu vous gard, mes enfants.
Hé bien? qu'eſt-ce? comment paſſez-vous votre temps?
Que le Ciel pour long-temps la ſanté vous envoie,
Vous conſerve gaillards & vous maintienne en joie.
Le chagrin ne vaut rien, & ronge les eſprits.
Il faut ſe divertir, c'eſt moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante; & malgré ſa vieilleſſe,
On trouveroit encor des retours de jeuneſſe.

AGATHE.

Ho! vous me regardez! vous êtes ébobis
De me trouver ſi fraîche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes;
Je fais quatre repas, & je lis ſans lunettes:
Je ſirote mon vin, tel qui ſoit, vieux, nouveau,
Je fais rubis ſur l'ongle, & n'y mets jamais d'eau;
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peſte!

AGATHE.

Oui, vraiment du Champagne, encor sans qu'il en reste.
On peut voir dans ma bouche encore toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeunesse est complete

AGATE.

Tout autant : mais je suis encore verderette,
Et je ne laisse pas, à l'âge ou me voilà,
D'avoir des serviteurs, & qui m'en comptent, da.
Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te dise,
Les hommes d'aujourd'hui, c'est pietre marchandise :
Ils ne valent plus rien ; & pour en ramasser,
Tiens, je ne voudrais pas seulement me baisser.

ERASTE.

De ces vapeurs souvent est-elle travaillée ?

ALBERT,

Hélas, jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encore mon pesant d'or.
Les enfants cependant m'ont beaucoup fait de tort.
Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit mise à treize ans en ménage.
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,
Que la mettre si-tôt en un péril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
A vous dire le vrai, j'étois assez gentille ;
A vingt-sept ans, j'avois déjà quatorze enfants.

LISETTE.

Quelle fécondité ! quatorze !

AGATHE.

Oui, tous grouillants,
Et tous garçons encor, je n'en avois point d'autres,
Et n'en voyois aucuns tournés comme les nôtres.
Mais ce sont des frippons, & qui finiront mal.
Les malheureux voudroient me voir à l'hôpital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,
Ils m'ont jusqu'à présent chicané mon douaire ?
Un douaire gagné si légitimement !

ALBERT.

ALBERT.

Hélas ! peut-on plus loin pouſſer l'égarement ?

LISETTE *à part.*

La fripponne, ma foi, joue à charmer ſes rôles.

AGATHE.

J'aurois très-grand beſoin de quelques cent piſtoles:
Prêtez-les moi, Monſieur, pour ſurvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant : mais pour te ſatisfaire,
J'avancerai les frais, & j'en ferai mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir ;
Mon unique recours ſera le déſeſpoir.

ALBERT.

Mais ſonge, mon enfant....

AGATHE.

Vous êtes honnête homme ;
Ne me refuſez pas de grace cette ſomme.

ALBERT.

Je veux flatter ſon mal.

ERASTE.

Vous ferez ſagement;
Il ne faut pas, de front, heurter ſon ſentiment.

LISETTE.

Si vous lui réſiſtez, elle eſt fille, peut-être,
A s'aller de ce pas jeter par la fenêtre.

ALBERT.

D'accord.

LISETTE.

Il me ſouvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent Louis, ou du moins peu s'en faut.
Quel riſque à ſes deſirs de vouloir condeſcendre ?

ALBERT

Il eſt vrai qu'à l'inſtant je pourrai lui reprendre.
Tien, voilà cet argent : va, puiſſent au procès
Ces cent Louis prêtés donner un bon ſuccès !

AGATHE *prenant la bourſe.*

Je ſuis ſûre à préſent du gain de notre affaire.
Mais ce ſecours m'étoit tout-à-fait néceſſaire.
Donne à mon Procureur, Liſette, cet argent ;

Je crois qu'à me ſervir il ſera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez auſſi, Madame,
Que je veux vous ſervir, & de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens ſur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce beſoin preſſant,
Solliciter mon Juge, & demander juſtice.
Adieu. Qu'un jour le Ciel vous rende ce ſervice!
Qu'une Veuve eſt à plaindre, & qu'elle a de tourments,
Quand elle a mis au jour de méchants garnements!

LISETTE, *bas à Eraſte.*

Voilà de quoi, Monſieur, avancer votre affaire.

ERASTE.

J'aurai ſoin du procès, je ſais ce qu'il faut faire.

ALBERT *à Liſette.*

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE

N'ayez point de chagrin.
J'en réponds corps pour corps, il eſt en bonne main.

SCENE IV.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

VOus voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'impatiente.

ERASTE.

Je ne ſais qui l'arrête. Il devroit être ici.
Mais je le vois qui vient, n'ayez plus de ſouci.



SCENE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

EH ! Monſieur, venez donc: avec impatience
Tous deux nous attendons ici votre préſence.

CRISPIN.

Un ſavant Philoſophe a dit élégamment :
Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement.
J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des choſes,
Pour ſavoir ſi le mal dont nous cherchons les cauſes,
Réſide dans la baſſe ou haute région.
Hipocrate dit oui, mais Galien dit non;
Et pour metre d'accord ces deux Meſſieurs enſemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me ſemble.

ALBERT.

Vous voyez donc, Monſieur, d'où procede ſon mal ?

CRISPIN.

Je le vois auſſi net qu'à travers un cryſtal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous ſaurez que depuis tantôt la belle
Sent toujours de ſon mal quelque criſe nouvelle.
En ces lieux écartés n'ayant nuls Médecins,
Monſieur m'a conſeillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle ſeroit beaucoup mieux dans les ſiennes ;
Mais j'eſpere employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois ?

CRISPIN.

Moi ? ſi j'en ai guéri ? Ah vraiment, je le crois !
Il entre dans mon Art quelque peu de magie.
Avec trois mots qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'Infante de Congo,
Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.

Je laiſſe aux Médecins exercer leur ſcience
Sur les maux dont le corps reſſent la violence:
Mais l'objet de mon Art eſt plus noble; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'eſprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fuſſiez maniaque,
Attrabilaire, fou, même hypocondriaque,
Pour avoir le plaiſir de vous rendre demain,
Sage comme je ſuis, & de corps auſſi ſain.

ALBERT.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, d'un ſi grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette belle.

ALBERT *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît, Monſieur, il n'en eſt pas beſoin,
Et de vous l'amener je vais prendre le ſoin.

SCENE VI.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tout va bien la fortune à nos vœux s'intéreſſe.
Agathe en ton abſence, avec un tour d'adreſſe,
A ſu tirer d'Albert ces cent Louis comptants.

CRISPIN.

Comment donc?

ERASTE.

Tu ſauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, ſans chercher d'avantage,
De quoi ſauver Agathe, & nous mettre en voyage,
Pourvu qu'un ſeul moment nous puiſſions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter.
Tant qu'il ſuivra ſes pas, nous ne ſaurions rien faire.

CRISPIN.

Répoſez-vous ſur moi, je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'eſprit je ne ſuis pas un ſot,
Et la fauſſe malade entend à demi-mot.

ERASTE.

J'imagine un moyen des plus fous: mais qu'impotte?
La piece en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert, qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos,
Tu pourrois la guérir de cette maladie;
Si quelqu'autre vouloit prendre la frénésie,
Je m'offrirai d'abord à tous événements.
Laisse-moi faire après le reste seulement;
Va, de si belle peur le Vieillard ne trépasse,
Il faudra pour le moins qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

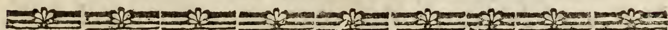
Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein,
Sans en avoir rien su, puisse prêter la main?

ERASTE.

Je l'instruirai de tout, je t'en donne parole;
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle;
Et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuse le Vieillard du mieux qu'il se pourra,
Pour me donner le temps d'expliquer le ministere;
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder, mais je le vois qui sort.

CRISPIN.

Dieu conduise la barque, & la mette à bon port!



SCENE VII.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

ALBERT.

AH, Messieurs! sa folie à chaque instant augmente;
Un transport martial à présent la tourmente.
De l'habit dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'est mise en homme, à cet accès fatal,
Elle a pris aussi-tôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre;

Elle ne parle plus que de ſang, de combats ;
Mon argent doit ſervir à lever ſes ſoldats ;
Elle veut m'enrôler.

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE CRISPIN.

AGATHE *en juſte au corps & bonnet de Dragon.*

MOrbleu, vive la guerre !
Je ne puis plus reſter inutile ſur terre.
Mon équipage eſt prêt. Ah ! Marquis, en ce lieu
Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne,
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel ! quel égarement !

AGATHE.

Parbleu les Officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux uſuriers ;
Pour tirer de leurs mains cent mauvaiſes piſtoles,
Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rôles.
Celui qui m'a prêté ſon argent, je le tien.
Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien
Que l'on puiſſe trouver en affaires pareilles ;
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ſes oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller ſervir le Roi ;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ERASTE.

Par-tout où vous irez je ſuis de la partie
(*A Albert.*) Il faut avec prudence entrer dans ſa manie

AGATHE.

Je quitte avec plaiſir l'étendart de l'amour ;
je puis ſous ſes drapeaux aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'eſprit, des manieres,
Je ſais l'art de réduire aiſément les plus fieres.

Mais quoi ! que voulez-vous ? Je ne ſuis point leur fait ;
Le beau ſexe ſur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire eſt mon penchant. Cette gloire inhumaine
A ſon char éclatant en eſclave m'anchaîne.
Ce pauvre ſexe meurt & d'amour & d'ennui,
Sans que je ſois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délai ; je cours où la gloire m'appelle.
Amene mes chevaux, l'occaſion eſt belle,
Partons, courons, volons.

CRISPIN.

Je ne la quitte pas ;
Et ſuis prêt à la ſuivre au milieu des combats.

(Albert ſurprend Eraſte parlant bas à Agathe.)

ERASTE.

J'examinois ſes yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent ſans doute va la prendre ;
Lequel ſera ſuivi d'un aſſoupiſſement:
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vîtement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire !
D'aller aux ennemis arracher la victoire !
Que de Veuves en deuil ! que d'Amentes en pleurs !
Enfants, ſuivez-moi tous, ranimez vos ardeurs:
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout reſſente ici l'horreur & le carnage.
La baïonnette au bout du fuſil. Ferme, bon,
Frappez, ſerrez vos rangs, percez cet Eſcadron.
Les coquins n'oſeroient ſoûtenir notre vue.
Ah ! marauds, vous fuyez ? Non, point de quartier, tue.

(Elle tombe pâmée dans un fauteuil.)

CRISPIN.

En peu de temps voilà bien du ſang répandu.

ALBERT.

Sans eſpoir de retour elle a l'eſprit perdu.

CRISPIN.

Tout ſe prépare bien, je la vois qui repoſe :
Son mal, à mon avis, ne provient d'autre choſe
Que d'une humeur contraire, un eſprit irrité,
Qui veut avec effort ſe mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a ſaiſi ſon idée,

LISETTE.

Comment? la pauvre fille eſt-elle poſſédée?

CRISPIN.

Ce démon violent dont il la faut ſauver,
Eſt bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un ſujet, dans cette maladie,
En qui je fiſſe entrer cette eſprit de folie,
Je vous répondrois bien....

ALBERT.

Liſette eſt un ſujet,
Qui ſans aller plus loin vous ſervira d'objet.

LISETTE.

Je vous baiſe les mains, & vous donne parole,
Que je n'en ferai rien. Je ne ſuis que trop folle.

ERASTE

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque inſtant.

CRISPIN.

Malepeſte! ceci n'eſt pas un jeu d'enfant.
On ne ſauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend ſéance,
Je puis, ſans me flatter, l'en tirer aiſément:
Mais dans un corps femelle, il tient bien autrement.

ERASTE *à Albert.*

Pour ſavoir aujourd'hui juſqu'où va ſa ſcience,
Je veux bien me livrer à ſon expérience.
Je commence à douter de l'effet; & je croi
Qu'il s'eſt voulu moquer & de vous & de moi.
Je veux l'embarraſſer.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Et non comme cela,
Un genou contre terre, & vous, tenez-bien, là,
Toujours ſur ſes beaux yeux votre vue aſſurée,
Votre main dans la ſienne étroitement ſerrée.
(*A Albert.*) Ne conſentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction ſe faſſe plus ſoudain?

ALBERT.

Oui, je conſens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre
Vous verrez un effet qui pourra vous ſurprendre.

Criſpin fait quelques cercles avec ſa baguette ſur les deux Amants, en diſant:

MICROC SALAM HIPOCRATA.

AGATHE *ſe levant de ſon fauteuil.*

Ciel ! quel nuage épais ſe diſſipe à mes yeux ?

ERASTE.

Quelle ſombre vapeur vient obſcurcir ces lieux ?

AGATHE.

Quel calme en mon eſprit vient ſuccéder au trouble ?

ERASTE.

Quel tumulte confus dans mes ſens ſe redouble ?
Quels abymes profonds s'entrouvrent ſous mes pas ?
Quel dragon me pourſuit. Ah ! traître, tu mourras.
D'un monſtre tel que toi, je veux purger le monde.

(*Eraſte pourſuit Albert l'épée à la main, Criſpin ſe met au devant*)

CRISPIN.

Ah, Monſieur ! évitez ſa rage furibonde.
Sauvez-vous, ſauvez-vous.

ERASTE.

Laiſſez-moi, de ſon flanc,
Tirer des flots mêlés de poiſon & de ſang.

CRISPIN *retenant Eraſte.*

Aux accès violents dont ſon cœur ſe tranſporte,
Je vois que j'ai donné la doſe un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juſte fureur.

CRISPIN.

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
Du bon eſprit de vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet eſprit & ces vapeurs de guerre?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT *tirant ſa clef.*

Oui j'ai ce qu'il lui faut.
Liſette, tiens ma clef, va, cours vîte là-haut ;
Prends la fiole où. . .

LISETTE.

Je crains en ce déſordre extrême,

De faire un qui pro quo, vous feriez mieux vous-même.

CRISPIN.

Courez donc au plutôt. Laisserez-vous périr
Un homme qui pour vous s'est offert à mourir?

LISETTE *le poussant.*

Allez vîte, allez donc.

ALBERT,

Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE IX.

ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ERASTE.

NE perdons point de tems, quittons cette demeure.
Ce bois nous favorise, Albert ne saura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon sort & ma vie.

LISETTE,

Vive, vive Crispin, & vivat la Folie!
Allons courir les champs pour remplir notre sort
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCENE DERNIERE.

ALBERT *tenant une fiole à sa main.*

J'Apporte un Elixir d'une force étonnante;
Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante.
Lisette, Agathe, ô Ciel! tout est sourd à mes cris.
Que sont-ils devenus? Quel chemin ont-ils pris?

Au voleur, à la force, au ſecours: je ſuccombe.
Où marcher? où courir? je chancelle, je tombe.
Par leur feinte Folie ils m'ont enfin ſéduit;
Et moi ſeul en ce jour j'avois perdu l'eſprit.
Voilà de mon amour la ſuite ridicule.
Ah! maudite bouteille, & Vieillard trop crédule!
Allons, ſuivons leurs pas, ne nous arrêtons plus.
Traîtres de raviſſeurs, vous ſerez tous pendus.
Et toi ſexe trompeur, plus à craindre ſur terre,
Que le feu, que la faim, que la peſte & la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit;
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN.